« Les Américains n'ont pas vraiment de Culture. »

C'est absurde : les seules œuvres d'art qu'ait produites l'Amérique sont des appareils sanitaires et des ponts.

Marcel Duchamp, réplique au refus de l'urinoir qu'il comptait présenter à l'Exposition des Artistes Américains, 1917

La perception dominante de la civilisation américaine en France s'est opposée point par point à la notion de Culture. L'absence d'artistes à l'époque coloniale a impliqué le recours aux artisans. Depuis, la création européenne a dénoncé l'ingénierie américaine. Empiristes, les techniciens d'outre-Atlantique n'ont pas hésité à utiliser des matériaux nouveaux au détriment des matériaux nobles. Et quand leurs congénères n'ont pas cherché à copier les Beaux-Arts, ils se sont essayés aux genres mineurs et aux nouveaux médiums, considérés comme illégitimes (roman gothique, cinéma, photographie).

Alors que l'Europe artistique fait assaut de sophistication, le réalisme monumental outre-Atlantique a mauvais aloi (sculptures des Présidents du Mont Rushmore par John Gutzon de la Mothe Borglum entre 1927 et 1941). Quand les créateurs français transposent dans leurs œuvres interrogations conceptuelles et remises en question des formes du passé, l'imitation académique donne l'impression que l'Amérique est à la traîne et fait preuve de maladresse, d'autant plus que ce trait peut être appuyé par des artistes qui ont à cœur d'attester la jeunesse du pays, d'appliquer la thématique du Nouveau Monde.

Par ailleurs, la société américaine a pu apparaître comme régie par des valeurs opposées à la création :

la série plutôt que l'œuvre unique, la masse plutôt que l'élite, l'uniformité commerciale plutôt que l'individualité artistique, le prosaïsme plutôt que la tour d'ivoire, s'accompagnent des oppositions entre loisirs et étude, facilité et effort. La culture, entendue en France, c'est aussi selon le *Robert* le « développement méthodique du corps par des exercices appropriés et gradués », c'est-à-dire une « discipline », impliquant application, travail, autrement dit une certaine forme de violence exercée sur soi. Toutes choses peu prisées par des Américains séduits par la facilité et un optimisme qui soutient que tout problème trouvera sa solution (il suffit donc de la rechercher... ou de l'attendre). D'un côté, une haute culture pour *happy few* (aristocratie), de l'autre, le souci, ou l'intérêt bien compris, de la démocratisation. Enfin, on reproche à l'Amérique son culte de l'argent et son esprit utilitariste, loin de la noblesse de la gratuité et du désintéressement qui, pense-t-on, siéent à la création. L'histoire des grands noms de la Culture américaine est faite en partie d'une somme de gestes individuels et de véritables « galères » personnelles : nombreux sont ceux qui ont souffert de l'absence de reconnaissance sociale que les Français accordent à leurs grandes figures artistiques. Ils n'ont pas manqué de dénoncer le matérialisme de leur société, d'où la tentation de l'« exil » – ressourcement en Europe, notamment à Paris, promue capitale artistique du monde par la « Génération perdue ». Et si aujourd'hui, la situation s'est inversée, la culture ayant pris pour centre New York, le constat demeure : prédominance de la recherche du profit, sous couvert d'alibis artistiques.

On dit aussi que la culture américaine est dépourvue d'homogénéité. Passés les premiers temps, les vagues d'immigration auraient nui à l'homogénéité de l'identité nationale et entravé la formation d'une

culture propre, homogène. La culture américaine est un creuset de genres très différents, de même que la société américaine est un agrégat de communautés diverses et distinctes : quels points communs aujourd'hui entre la culture indienne, redécouverte, réappropriée et réinventée par l'Amérique *mainstream*, la culture africaine-américaine, la culture des Chicanos ?

Du point de vue français, pendant longtemps, il n'y a donc pas eu de Culture aux États-Unis. Cependant, les visiteurs ne cachent pas leur réelle fascination pour leur dynamisme, leurs prouesses techniques (ponts suspendus, de Brooklyn notamment, gratte ciels). Les Américains ne se contentent pas de copier, d'acheter les œuvres européennes, ils apprennent aussi les techniques des artistes européens et les transposent. S'ils renforcent ainsi les préjugés des Français sur le primat de leur Culture, ils n'en font pas moins œuvre propre, originale même : hybride certes, toute mâtinée d'influences, mais aussi bien adaptée à l'environnement et à la civilisation mise sur pied. Où émergent le primat donné aux ingénieurs ainsi qu'un pragmatisme fonctionnaliste qui leur fait rechercher des productions qui collent à leur époque. Reste que les voyageurs de l'Ancien Continent déniaient les qualités proprement artistiques de ces ouvrages : leur fascination est réticente. Dans les années trente, Le Corbusier a dit et écrit de New York que c'était une « catastrophe féerique ». Les Français ont retenu le mot « catastrophe », les Américains « féerique ».

Les Américains cherchent alors à rattraper leur « retard. » Les grandes institutions culturelles se développent au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, moment du matérialisme florissant (l'« Âge doré », du toc, selon M. Twain) : d'abord se multiplient les parcs

urbains, puis les musées, les théâtres, les salles de concert. L'architecture témoigne de ce que ces lieux représentent aux yeux des Américains : des « temples » de la culture. Les grands capitaines d'industrie ou financiers achètent à tour de bras des œuvres qu'ils lèguent ensuite à des institutions. *L'Armory Show* révèle l'avant-garde européenne à New York (puis à Chicago, à Boston) en 1913, au moment où les États-Unis accueillent Duchamp et Picabia. Retenons de ceci que la culture n'est ni la grande absente ni le parent pauvre de la société outre-Atlantique. Plus, à bien des égards, elle est proposée aux foules (et libre à ces dernières de l'apprécier !).

En effet, le souci de démocratiser l'accès aux œuvres d'art se dessine dès la seconde moitié du XIX^e siècle aux États-Unis. Les musées d'art, inspirés par l'exemple inaugural du Louvre (1793), sont aussi l'héritage des Lumières. Non sans mal au départ : il est encore peu d'artistes américains et il demeure difficile d'importer des toiles européennes. Qu'à cela ne tienne : les institutions émergentes présentent alors des copies. Leur objectif explicite : éduquer les Américains. À la fin du siècle puis à nouveau entre les deux guerres, les établissements se multiplient et depuis les années cinquante, le mouvement de création ne se dément pas : il y a aujourd'hui, dans cette nation vieille à peine de deux siècles, près de 9 000 musées, qui vont des zoos, aquariums, arboretums, musées d'histoire locale, lieux de naissance de célébrités aux plus belles collections du monde (Metropolitan, National Gallery...).

L'effort américain de démocratisation de la culture est ancien. Harvard est créée six ans seulement après la fondation de Boston. Dans l'ensemble des 13 colonies, des *library companies* itinérantes partagent – et réduisent – les frais de l'accès aux ouvrages écrits. En

1800 est fondée la Bibliothèque du Congrès. Dès lors, les grandes villes se dotent d'institutions publiques conséquentes. Les techniques de reproduction et l'édition multiplient les fac-similés qui peuvent ainsi faire entrer l'art chez Monsieur Tout-le-Monde, les orchestres de qualité (A. Toscanini, B. Walter) passent bientôt par la radio. Le Big Band Sound de Benny Goodman puis la compagnie de Glenn Miller arpentent le pays. Il y a bien un intérêt pour la « création » et sa réception la plus large possible. Le savoir, la culture et les arts sont mis à la portée de tous. Rejeter l'idée de Culture américaine, c'est accorder peu de crédit à la fierté qu'ils ont d'avoir élaboré pour tous des œuvres qui leur plaisent et dans lesquels chacun se reconnaît. C'est condamner, idéologiquement, une certaine conception de la société.

En effet, pour les Français, l'idée de culture populaire ne va pas de soi, celle de masse encore moins : ils l'assimilent à une culture abêtie, ravalée, abaissée, qui, en tout cas, manque de légitimité. Selon cette conception, elle est, au mieux, composée d'« arts mineurs ». Or cette labellisation est un jugement : c'est l'expression d'un pouvoir, celui de la reconnaissance sociale (des genres et des œuvres) ; elle se fait verdict en même temps qu'acte – notamment d'accusation ; énonciation, elle véhicule une idéologie. En fait, ce qui prévaut outre-Atlantique, c'est un désintérêt de l'art pour l'art, une conception étrangère à l'idée française qui tend à anoblir, diviniser, mythifier le créateur et son œuvre ; il y a plus que divergence d'appréciation du terme entre la France et les États-Unis : opposition de systèmes de pensée et de façons de faire.

Les différentes conceptions de la culture de part et d'autre de l'océan correspondent à un match

tradition contre technique, passé contre modernité, culture héritée contre culture en devenir, conception bourgeoise (somme établie) contre représentation anthropologique (qui en fait un système en rapport dynamique avec la société qui la porte), divinisation de l'artiste (noblesse oblige) contre production collective. Derrière se cachent deux conceptions distinctes de ce qui fait les identités de deux pays et leur organisation sociale.

La culture au sens français, c'est un legs. Au niveau individuel, comme au niveau collectif, elle atteste un héritage recueilli et présuppose un apprentissage. La conception dominante française assimile la culture à la « haute culture », ou à la Culture, c'est-à-dire à la tradition des Humanités, des Belles Lettres, des Beaux Arts. Elle participe du procès de la distinction sociale, de la frontière entre les classes. De là les mythes dominants recensés avec jubilation par R. Barthes au sujet de l'artiste, être à part, divinisé, dématérialisé, tout à sa création, indifférent aux choses du monde et notamment à ce qui le fait tourner, l'argent. La Culture, c'est le paravent magique et brillant, de l'intérêt, du matérialisme, de la civilisation moderne. D'une part, elle en magnifie certaines valeurs comme l'individu et de l'autre, par la mise en avant d'un Panthéon d'œuvres du passé, elle compense la mesquinerie du présent et permet d'alimenter la déploration d'un âge d'or. Même si cette représentation a été révisée, elle imprègne encore beaucoup de clichés. Notamment ceux qui ont trait à la culture – ou à l'absence de Culture – aux États-Unis.

Pour les Américains, la culture a une définition anthropologique : c'est la production d'un groupe, d'une civilisation, elle est davantage tournée vers le présent. Manière de penser, de sentir et d'agir, elle s'adresse à l'activité humaine, elle est action. Cette

conception (qui est aussi présente en France aujourd'hui) apparaît avec la sociologie « culturaliste » américaine dans la foulée des travaux des anthropologues. Elle résulte des travaux sur les sociétés indiennes et océaniques de Franz Boas, Ruth Benedict, Margaret Mead, qui mettent en valeur (comme au même moment l'« art nègre » en France) les créations des peuples dits alors primitifs. Derrière, il y a une volonté commune aux chercheurs et à un certain nombre d'artistes américains (mais aussi européens) de casser les catégories de la pensée européenne bourgeoise, l'influence du passé, des traditions, des savoir-faire académiques qui lui sont liés. Le modèle européen de distinction sociale par la « haute culture » n'a pas été entériné par la société américaine. Il rigidifie trop les représentations de l'organisation sociale d'un pays qui au contraire place très haut la mobilité et l'ascension sociales. Dans une nation où les forces du commerce dominant l'ensemble des activités, les « producteurs culturels » doivent en tirer les conclusions et prendre en compte la demande d'évasion et de divertissement des foules. Ce souci de ne pas séparer l'art de la vie, les créations de la culture d'un public large, et l'offre de la demande est au fondement des réussites culturelles américaines (loisirs, cinéma, comédies musicales, information) comme il a présidé à l'envol fulgurant de la peinture américaine contemporaine, l'expressionnisme abstrait, l'*action painting* puis le Pop Art.

La divergence d'appréciation entre la France et l'Amérique sur ce qu'est la culture révèle donc deux logiques sociales et nationales opposées : l'une, bourgeoise, héritée des Lumières, des révolutions, des (nouvelles) élites de la République en quête de distinction et de légitimité, longtemps dominante et encore prégnante ; l'autre, anthropologique,

soucieuse de faire coller la culture à son temps et à la société civile.

À présent, la reconnaissance de la puissance tous azimuts des États-Unis s'accompagne de l'idée qu'ils constituent le laboratoire du futur. De ce côté-ci de l'océan, on a conscience d'être toujours plus « en retard » sur un pays à la pointe du progrès, miroir éclatant ou inquiétant de ce que sera la société de demain. L'image du futur qu'il renvoie fait souvent peur. Aussi, dans les éprouvettes outre-Atlantiques, ce qui croît et prospère, ce sont, bien souvent, vus d'ici, de bien mauvais bouillons de culture.

L'histoire s'écrit au présent et se réécrit en fonction du présent. Retardataire quand l'Europe dominait le monde, l'Amérique des artistes est aujourd'hui créditée, au même titre que son économie, d'une solide avance. Plus, ses créateurs autrefois jugés exemplaires de la maladresse de la jeunesse du pays font l'objet d'une reconsidération et apparaissent comme précurseurs ! Le manque de savoir-faire ostensiblement appuyé passe désormais pour élément précurseur, témoignant de ce qu'est à présent la création, c'est-à-dire la signalant en tant que travail, procès, inscription dans son temps et dans son époque, et non plus comme produit fini, atemporel, comme accouché de la cuisse d'un artiste-Jupiter.